



PAGE DES ENFANTS



LES TROIS SOUHAITS

Le pauvre jeune homme dont nous racontons l'histoire se nommait Pierre. Il s'engagea un jour dans une ferme pour soigner les bestiaux. Au bout de trois ans, il résolut de s'en aller. A cet effet, il demanda à son maître de lui payer ce qu'il avait gagné. Celui-ci d'une avarice sordide, lui donna une somme dérisoire; le jeune homme, outré d'une pareille ladrerie, ne dit pas un mot et s'en alla.

Après avoir marché trois jours, Pierre arriva à un endroit où se tenait assis un vieillard misérable, malpropre, en haillons, qui lui dit :

—Faites-moi une petite charité, pour l'amour de Dieu!

—Je n'ai que des sous. Tenez, brave homme, les voici.

—Pour récompenser votre bon coeur, je vous prie de faire trois souhaits.

—C'est bien; je demande un fusil qui ne manque jamais son but, un violon qui oblige à danser, et la parole franche, c'est-à-dire qu'on ne puisse jamais rien me refuser.

Le vieillard réalisa les souhaits de Pierre, qui continua son chemin, moitié dansant et moitié courant.

Il arriva ainsi dans un bois où il s'arrêta pour se reposer. Pierre entendit alors une voix qui disait :

—Ah! que je donnerais-je pour avoir ce beau merle qui siffle sur cet arbre...

C'était l'avare chez qui Pierre venait de travailler pendant trois ans et qui l'avait si mal rétribué.

Le jeune homme, qui malgré sa rancune avait un excellent coeur, prit le fusil qui ne manquait jamais son but et tua le merle, qui tomba dans un buisson de ronces.

L'avare se baissa et entra dans le fourré épineux où se trouvait l'oiseau.

Prenant alors son violon magique, Pierre joua, et l'avare, emporté par une force merveilleuse, se mit à sauter, à bondir dans les ronces qui le déchiraient de toutes parts.

—Arrête! arrête! criait-il au jeune homme, je te donnerai cinq cents écus. Mais hâte-toi: je n'en puis plus.

Pierre cessa de jouer et reçut les écus du fermier qui s'en alla en grommelant et courut le

dénoncer comme sorcier à la justice. Le jeune paysan fut arrêté, jugé et condamné à être pendu. L'exécution fut fixée au lendemain.

Le fermier, les juges, toute la population de la ville étaient réunis sur la place où avait été dressée une haute potence.

Pierre arriva et demanda aux juges de lui donner son violon pour en jouer encore une fois avant d'être pendu. Le fermier se mit alors à

dont il se servit encore pour s'enrichir d'abord, pour se marier ensuite avec une excellente femme, et surtout pour rendre les autres heureux en faisant le bien autour de lui, car il voulait pour devise: "Aidons-nous les uns les autres".

L'HYPNOTISME AMUSANT

Affirmez à l'un de vos amis que vous allez l'endormir par un procédé tout nouvellement inventé; au préalable, vous avez préparé une assiette de la manière suivante: après avoir allumé une bougie vous avez promené le fond de cette assiette sur la flamme, du noir de fumée s'y dépose et ce fond se teinte complètement.

Prenez alors une autre assiette tout à fait semblable à la première, mais qui n'aura pas été passée à la flamme de la bougie, et gardez-la à la main.

Sur votre injonction le patient saisira de la main gauche l'assiette noircie (sans s'apercevoir qu'elle est noire en dessous) et se placera devant vous en vous regardant bien en face.

C'est maintenant qu'il s'agit pour vous d'être habile: soyez très grave et prononcez des paroles prétendues cabalistiques, telles que celles-ci :

—Tarabouck, Boukchistem!

Puis, faisant un grand geste solennel, écriez-vous :

—Patient! Toi qui veux être endormi, fais bien tout ce que je vais faire!

Doucement, tout doucement, vous passez l'index de votre main libre sous le fond de votre assiette, et vous le frottez ensuite à votre visage. Le patient en fait autant et ne tarde pas à se noircir la figure. Au bout d'un moment, voyant qu'il ne s'endort pas et que l'on rit, il devine la farce et reste tout honteux d'avoir été si crédule et si naïf.

Le jeune Boireau, entré depuis peu au collège, s'est mis à bourrer de coton une de ses oreilles.

Comme un de ses condisciples lui demande pourquoi cette extravagance :

—Parbleu! répondit-il, c'est afin que ce qui m'entre dans une oreille ne puisse pas sortir par l'autre.



LE PETIT FRERE — D'après le tableau de P. Maillart.

crier :

—Ne lui donnez pas le violon! Ne lui donnez pas le violon!

Mais Pierre avait la parole franche: on ne put rien lui refuser.

Lassés, exténués, mourant de fatigue, les juges prièrent Pierre de s'arrêter, lui promettant de le laisser libre.

Le jeune homme cessa de jouer, et il put retourner à son village, avec son violon et son fusil,